

Farid Awad : "Je fais des portraits d'ambiance"

— J'ai toujours été solitaire, timide, et je porte tout le poids de ce tempérament. Mon contact humain est réduit à un nombre d'amis très restreint. Mais mon véritable contact, c'est la production des autres. A mes heures, j'assiste à une rétrospective de Matisse ou Picasso, c'est primordial ! C'est le domaine pictural le plus propre, le plus authentique. C'est pour cela que je me suis établi à Paris. En quelques phrases, avec une simplicité totale, Farid Awad, peintre-libanais qui habite la France depuis 1959, et qui renoue sa terre natale de temps en temps, nous explique son mode de vie et son style de travail. Timide, il l'est sans doute. Mais quand une communication s'établit avec son interlocuteur, il oublie sa timidité, accepte de se raconter, d'égrener quelques souvenirs.

— J'ai abandonné mes études secondaires pour dessiner. J'allais à Achrafieh, je traçais des croquis d'arbres. Pourquoi ce style ? Je ne sais pas. L'année suivante, en pleine guerre mondiale, l'ALBA ouvre ses portes. Le premier élève qui pénètre dans l'atelier de dessin s'appelle Farid Awad. Puis viennent s'inscrire Chafic Abboud, Helen Khal, Nicolas Nammar, Mounir Eido, Hilda Boutros...

— Nous allions ensemble peindre de vieilles maisons, des ruines...

Il sourit, son visage s'éclaire à l'évocation de ce passé. Il nous parle ensuite de sa première arrivée à Paris, de la chambre sans chauffage qu'il habitait, « c'était l'époque de l'hémiplégisme », de ses interminables tournées dans les musées, les galeries d'art...

— J'ai fait des stages à l'Académie des Beaux-Arts, à la Grande-Chaumière, chez André Lhote...

Dans le même temps, il



« La vie m'a toujours touché, j'aime peindre le mouvement humain. »

commence à exposer. En 1951 et en 1954, Awad accroche ses toiles sur les cimaises de la Galerie Fritz Gotthelf. En 1953, c'est Beyrouth qui accueille ses œuvres à « La Licorne ». Le public s'intéresse à cette création où l'humain domine, où l'on retrouve, selon l'expression du peintre, « des portraits d'ambiance ». Ici, les habitués d'un café renaissent sur la toile ; là, des pêcheurs se livrent à leurs activités. Chaque scène est

brossée avec une technique qui n'exclut pas la poésie, avec un sens réel de la couleur.

Fixé à Paris durant cette dernière décennie, Farid Awad ne tarde pas à trouver le rythme qui convient à son caractère. Ce n'est pas lui qui va hanter les salons mondains, tout comme il ne se joindra à aucun groupe de peintres.

— Il faut du temps pour peindre, il faut être seul. Du moins, à mon sens. Je n'ai donc pas

le stimulant que pourrait constituer l'appartenance à un groupe pictural. Est-ce un manque ? Je ne sais pas. Il faudrait avoir essayé pour pouvoir répondre.

Une courte pause, Awad qui cloue ses toiles sur le châssis s'attaque à un clou récalcitrant, puis ajoute :

— A Paris, je peins, je vais dans les musées, dans les expositions... Je me tiens au courant des tendances...

Actuellement figuratif, Awad était abstrait à l'heure où il a exposé à deux reprises au Salon intitulé « La Réalité Nouvelle ». Après cela, il y a eu la Galerie Cazenave en 1964 et Dar El Fan en 1968. Lors de ces deux manifestations individuelles, tout comme à la Galerie L'Amateur où il exposera ses peintures le 17 novembre, Farid Awad avait retrouvé ce style qui le caractérise. Faut-il parler d'impressionnisme en regardant ses toiles ? « Je n'aime pas les étiquettes », dit-il. On peut s'en passer, sans éprouver moins d'intérêt devant ces scènes de la vie de tous les jours, foule anonyme qui prend le métro, pêcheurs bretons, promeneurs, café-trottoir... œuvres incontestablement prenantes.



La manière de Awad : camper des êtres rencontrés dans un restaurant, une station de métro.